

SF, mythes et métamorphoses Entrevue d'Élisabeth Vonarburg

René Beaulieu

Numéro 9, printemps-été 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21283ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Beaulieu, R. (1983). SF, mythes et métamorphoses : entrevue d'Élisabeth Vonarburg. *Nuit blanche*, (9), 68–71.

SF, mythes et métamorphoses



Elisabeth Vonarburg

*Écrivaine, essayiste, traductrice et directrice littéraire, Elisabeth Vonarburg est probablement l'auteur le plus remarquable de la science-fiction québécoise. Les lecteurs et la critique ont accueilli avec enthousiasme son premier roman, *Le silence de la cité*, qui s'est vu décerner le très prestigieux Grand Prix de la science-fiction française 1982. René Beaulieu l'a rencontrée.*

René Beaulieu — *Commençons par une question classique: pourquoi as-tu choisi la science-fiction?*

Elisabeth Vonarburg — Quand j'ai découvert la SF, ça a été une libération. J'avais lu énormément de choses en littérature générale et j'avais commencé à écrire des trucs: de la poésie, un essai de roman autobiographique, mais aussi des choses qui n'étaient pas de la littérature courante. Je me sentais vraiment étouffer. Et tout d'un coup, voilà que je retrouvais l'imaginaire, une possibilité de respirer: le monde n'était pas fini, il y avait plein de choses à inventer. Mais il y a aussi eu des concours de circonstances qui ont fait que la SF s'est choisie, sans que je l'aie seulement choisie moi-même...

RB — *N'est-ce pas aussi parce que la SF te permet de regarder les choses d'une certaine distance?*

EV — Oui, c'est un type de littérature qui est juste à la bonne distance, à la fois du réel et de mon matériau autobiographique. Beaucoup mieux que la littérature normale, la SF me permet de ne pas avoir le nez sur mon matériau autobiographique, de l'intégrer à ce que je vis et ainsi de continuer à avancer. Tout écrivain constitue un mythe personnel, il se fabrique une histoire à travers les personnages et les situations qu'il invente. Mais l'intérêt, dans la SF, c'est que ce mythe personnel peut s'incarner dans

des mythes dont on a l'impression qu'ils sont valables pour l'humanité tout entière. Du point de vue narcissique, c'est très... (rires) gratifiant.

RB — *L'utilisation des grands archétypes, des grands symboles à valeur universelle, à la fois pour soi et pour les autres. La science-fiction, genre mythique par excellence?*

EV — Oui, mais de quelle façon est-elle un genre mythique? Je dirais que la science-fiction est la seule littérature moderne qui reprend les mythes ancestraux en leur donnant la figure nécessaire aujourd'hui et maintenant. Les mythes, théoriquement, ça n'évolue pas, mais pourtant, la SF permet une espèce de conjonction entre quelque chose qui change tout le temps justement — la vision du monde que les connaissances scientifiques nous permettent d'avoir, la société — et autre chose qui serait, qui *serait* je dis bien, un invariant de l'hypothétique nature humaine.

La SF comme caisse d'amplification

RB — *On te considère souvent comme un auteur «féministe»...*

EV — Ce que je vois, c'est qu'il y a eu un moment de mon existence où j'ai abordé des thèmes dans une perspective plus ou moins féministe. Alors je me suis retrouvée cataloguée comme ça. Mais c'est une préoccupation. Je ne vois pas comment on peut être femme sans être féministe, et réciproquement.

RB — *Et l'émergence relativement récente des femmes dans la SF, cette émergence de nombreuses écrivaines de premier plan?*

EV — Je ne veux pas généraliser et jouer à la spécialiste, parce que ça m'énerve un peu d'être considérée comme une spécialiste... Je sais que moi j'ai commencé à écrire en 69, l'année où j'ai lu *La main gauche de la nuit* d'Ursula Le Guin. Je commençais à être fatiguée des histoires de fusées, de colonisation, etc. Il y avait bien Sturgeon, Simak et quelques autres qui écrivaient des histoires très humai-

nes, mais j'avais l'impression qu'ils étaient de moins en moins nombreux... Là-dessus, il y a eu la nouvelle vague. Et je crois que le renouvellement de la SF à cette époque est beaucoup plus dû à cela qu'à l'arrivée des femmes. Les femmes, je crois, ont profité du fait que la SF renouvelait un certain nombre de thèmes, du fait que, d'un certain point de vue, les questions politiques, sexuelles et psychologiques n'étaient plus taboues, du fait qu'on pouvait aborder la science d'un point de vue beaucoup plus critique — ce qui était finalement pour la SF retrouver son inspiration de base, celle d'une position critique face à la science. Les femmes ont bénéficié aussi du fait que c'étaient les années de la contre-culture, les années où justement le féminisme a commencé à galoper partout. Je crois que la SF s'est contentée, comme sur d'autres points d'ailleurs, de servir de caisse d'amplification à ce qui se passait dans le monde autour. Bon, il y avait trois ou quatre femmes dans la SF des années 40. Dans celle des années 70, il y en avait plus de 50, et les auteurs de premier plan étaient en majorité des femmes: Le Guin, Joanna Russ, Racoon Sheldon alias James Tiptree, Katherine Maclean... Maintenant, il y a Joan Vinge, Mc Intyre, Cherryh. Mais il y a une espèce de tassement — comme, je crois, pour l'ensemble de la SF dans le monde entier — et ce que je trouve tout à fait curieux et que je présente simplement comme remarque, c'est que ce tassement se voit aussi dans le féminisme, au niveau mondial.

RB — Désenchantement?

EV — Pas forcément. Peut-être qu'il va y avoir un nouveau «bond en avant», comme dirait le Grand Timonier.

RB — Crois-tu que les femmes, par le vécu de leur corps, sont plus portées à explorer certaines branches spécifiques de la science, la biologie par exemple?

EV — Les histoires de déterminisme biologique, déjà moi je mets une grande série de points d'interrogation tout autour. Le thème du clonage, par exemple, a été traité autant par les hommes que par les femmes, ce qui est intéressant... parce qu'on voit avec une évidence aveuglante la façon totalement différente dont ils en ont parlé. Les hommes sont fascinés par la possibilité de réduplication de soi, ils fabriquent des tas d'exemplaires d'eux-mêmes...

RB — Évidente affirmation de l'égo masculin...

EV — C'est ça. Alors que la femme se préoccupe énormément de la différenciation des clones et des problèmes que leur pose justement le fait qu'on a tendance à les considérer comme identiques. Quand même, la profondeur humaine dans l'analyse des personnages, on ne la retrouve pas seulement chez les femmes.

La métamorphe solitaire

RB — Maintenant, si on parlait de tes personnages et des deux livres que tu as publiés. On peut y relever un certain nombre de grands thèmes: celui du *Métamorphe*, ce personnage qui peut modifier son apparence physique, choisir son sexe, sa forme corporelle, se transformer même en animal, le thème de la manipulation, la solitude et le désir de communication entre les êtres...

EV — Si je devais donner un grand thème, je dirais que c'est celui du changement et, oh coïncidence, il se trouve que c'est aussi le thème essentiel de la science-fiction, (rires) alors ça tombe bien... Mais finalement, ce qui m'intéresse, moi, ce n'est pas le changement «hop! abracadabra je change!» mais toutes les difficultés qu'on peut rencontrer, soit au niveau individuel, soit au niveau social, pour changer. Je me rappelle une remarque qui m'a beaucoup frappée, de deux féministes qui avaient lu *Le silence de la cité* et qui avaient bien aimé mais qui disaient: «Mais écoute, vraiment ton personnage a un pouvoir extraordinaire de se transformer comme elle le veut, en homme, en animal... et elle ne s'en sert pratiquement pas.» Et j'ai dit: «Eh bien oui, précisément, c'est de cela que je voulais parler.» Et elles, elles avaient envie d'un autre livre, où la femme serait parfaitement libre d'utiliser son pouvoir, c'est-à-dire vraiment l'équivalent du fantasme de facilité souveraine qu'on retrouve dans la pornographie, par exemple. Il y a quelque chose de «pornographique» (rires) dans cette espèce de désir de puissance... Comme le thème du changement est, je crois, central dans mon «inspiration», mes personnages doivent être assez détaillés pour que l'on voie de quelle façon ils changent, pourquoi, etc. Mon traitement du thème de la solitude et de la communication, qui sont importants aussi, peut venir de là également... parce que, quand on change, il y a toujours le risque d'arrêter de communiquer avec quelque chose qu'on était et de se retrouver sans points de repère. Changer, c'est aussi mourir.

RB — Mais changer, c'est aussi grandir, ce qui peut donc te permettre de communiquer avec d'autres avec lesquels tu ne pouvais pas communiquer avant...

EV — Oui, mais grandir, c'est mourir. Je crois que le thème de la solitude est beaucoup plus... fondamental que celui de la communication. Le thème de la communication, pour moi, c'est une des conséquences du thème de la solitude, et pas l'inverse du tout.

Le cercle vicieux du fantastique

RB — Dans ton roman, on trouve aussi justement une recherche de l'identité chez le personnage prin-





Photo A. M. Guérineau

Elisabeth Vonarburg

cipal, alliée à une peur de la perte de cette même identité. D'ailleurs, ce thème était présent dans Géhenne, ta nouvelle fantastique, où il y avait même carrément absorption de deux des personnages par un autre...

EV — C'est ça, et le personnage principal refusait violemment cette absorption. Finalement, après coup, je me suis rendu compte que ce personnage-là

ne voit pas que la fusion avec l'autre c'est une médaille à deux faces, c'est-à-dire que ce n'est jamais une fusion définitive. L'espèce de parti-pris de cette nouvelle-là, c'est que le personnage a l'impression que la fusion va être définitive, et comme c'est une nouvelle fantastique, elle l'est effectivement. C'est pour ça que je n'aime pas écrire du fantastique, parce que les choses ont une façon de ne pas être suffisamment ambivalentes. Bon, on parlait de la spirale avant l'entrevue, alors allons-y. Moi, je parle de cycles. Il y a eu toute cette controverse autour de Nicole Brossard et de la spirale comme figure essentiellement féminine: c'est une idée intéressante, d'autant plus que je retrouve cela moi-même, dans mon expérience d'écriture. Mais le fantastique, lui, n'est pas cyclique, c'est un cercle vicieux: on se retrouve enfermé dans quelque chose dont on ne peut pas sortir, en général en soi. Pour moi, ce n'est pas assez, ça ne me satisfait pas. Dans la SF au contraire, on peut repasser au même endroit, mais on est à un autre niveau, un peu à côté, autrement. Le mouvement du *Silence de la cité* est un mouvement spiral: Élixa se rend compte très tôt qu'on ne peut être ni totalement manipulateur, ni totalement manipulé. Eh bien elle n'aurait rien de plus pressé que d'oublier plus ou moins ça pendant tout le reste du bouquin pour le retrouver à la fin. Je suis très sensible à ce mouvement de récurrence. Les choses qu'on avait oubliées reviennent, et à ce moment-là, elles prennent une tonalité complètement différente parce qu'on a continué à évoluer. Finalement, mon petit thème chéri, c'est la métamorphose et ses problèmes.

La SF québécoise: entre une chaise francophone et une chaise anglophone

RB — Si on parlait maintenant...

EV — Des métamorphoses de la science-fiction québécoise! (rires)

RB — ... de ton travail de directrice littéraire à Solaris. Tu as organisé et dirigé des ateliers d'écriture, tu as écrit des articles sur le sujet, tu fais retravailler des textes, tu t'intéresses beaucoup au développement du potentiel de la SF québécoise. Ça semble presque être quelque chose de pédagogique chez toi.

EV — À partir du moment où on est directrice littéraire d'une revue, je pense que le travail... c'est de faire travailler. C'est de lire les textes des gens, de leur faire des commentaires, de leur faire retravailler leurs textes, en espérant qu'à un moment donné, chez l'un ou chez l'autre, il va se déclencher cette

espèce d'étincelle qui fait passer du statut de quelqu'un qui «joue à écrire» à celui d'écrivain. Sur la vingtaine de gens dont j'ai lu et commenté des textes, il y en a peut-être un, deux, trois qui deviendront éventuellement écrivains. Et ça dépend de quantité de choses: de leur propre évolution, de circonstances parfaitement incontrôlables de leur existence ou de l'existence du Québec, ou de celle de la SF québécoise. Disons que, comme tu dis, j'ai un travers «pédagogique». Je trouve tout à fait normal d'essayer d'aider les gens qui écrivent, qui essaient d'écrire. J'ai l'impression que c'est une espèce de «devoir» (rires) pour moi. Mais maintenant, en faire une préoccupation... non. Je suis bien trop égoïste pour ça d'abord. Disons qu'en 1979, je m'étais donné trois ans pour que la SF québécoise existe, je manquais pas d'air... (rires) J'avais beaucoup d'illusions, je les ai perdues... (rires)

RB — En partie...

EV — Non, non, je les ai complètement perdues. C'est pas *une* personne, c'est même pas deux, trois personnes... il faut beaucoup de temps, d'obstination. Bon, si les gens veulent écrire, ils écrivent. Peut-être qu'il n'y en aura pas plus, pas moins que la SF suisse ou belge, qui sont à peu près dans le même état relativement embryonnaire. La SF québécoise s'est constituée comme spécialité depuis quoi, six, sept ans, avec un arrière-plan relativement limité, avec une tradition francophone, très respectable et plus vieille que celle de langue anglaise, qui n'est pas vraiment connue, et avec une tradition anglo-saxonne — qui peut être rejetée pour des raisons politiques ou idéologiques, ce qui est tout à fait normal — qui n'est pas connue tellement non plus, sauf par les traductions. Alors les auteurs de SF québécois sont assis entre deux chaises. Ils ont tellement de directions possibles, qu'ils ne savent pas très bien laquelle prendre. Alors, il faut voir ce que ça donnera.

RB — La SF québécoise ressemble un peu à un bébé qui vient de naître, absolument vulnérable, peu développé, qui a son avenir devant lui, s'il en a un... Mais crois-tu qu'elle possède quand même un certain potentiel?

EV — Je ne suis pas sûre d'être en mesure de dire si elle en a ou non... Il y a les livres publiés... Est-ce que la collection «Chroniques du futur» va continuer? Est-ce que les revues vont continuer? J'en sais rien! Il y a un certain nombre de gens qui ont du potentiel, ils sont très jeunes. J'ai tendance à être un peu optimiste, à penser que les gens sont capables d'évoluer à travers l'écriture, même si je m'aperçois que ça demande quand même un rapport à l'écriture assez élaboré qui n'est pas, en général, celui qu'il y a dans la SF. Je remarque qu'il y a de plus en plus d'ouverture dans les médias, que des

cours se donnent régulièrement, que des journalistes essaient de s'intéresser à la chose, que le cinéma de SF est en train d'évoluer et que s'il continue à le faire, l'image que se font de la SF les gens qui n'en ont jamais lu va elle aussi évoluer.

RB — Tu es assez familière avec le milieu de la SF française. Pourrais-tu nous parler de la perception qu'ont ces gens-là de la SF québécoise? Savent-ils au moins que nous existons?

EV — Là maintenant ils le savent, parce qu'on a réuni les Français et les Québécois pendant cinq jours lors d'un congrès à Chicoutimi. Il y a des manuscrits qui ont été passés, des critiques et des écrivains français ont pris conscience de l'existence de la collection, de la présence de gens qui écrivent. Mais je crois, et pour cela il ne faut pas se faire trop d'illusions, qu'ils considèrent la SF québécoise avec un regard relativement paternaliste... Je pense quand même que le champ d'ouverture naturel de la SF québécoise, comme de la littérature québécoise, du reste, c'est la francophonie. Ça suppose un certain nombre de pas à faire dans les deux sens. Il faut aussi que l'espèce de... retard, jusqu'à un certain point, qu'ont pris les auteurs de SF québécois, parce qu'ils ont commencé bien plus tard, soit comblé le plus vite possible, aussi bien au niveau de l'écriture qu'au niveau des thèmes, pour pouvoir présenter des textes qui, tout en n'étant pas des imitations françaises ou américaines, se tiennent suffisamment, aient assez de qualité pour qu'on dise: «Bon bien voilà, c'est bon, on le publie, point.»

RB — Si on terminait avec ce que tu as en préparation?

EV — J'ai un roman qui se situe dans le prolongement du *Silence de la cité*, un troisième roman qui se situe dans le prolongement de celui qui se situe dans le prolongement, une série de nouvelles, deux ou trois autres romans. J'ai du travail pour cinq ou six ans. Et j'ai également à faire une thèse de création à l'Université Laval. Voilà pour mes projets.

Entrevue réalisée par René Beaulieu ■

Bibliographie:

- Marée haute** (nouvelle), *Vingt maisons du Zodiaque*, anthologie de Maxim Jakubowski, Denoël, *Présence du futur*, n°279, 1979.
- L'or, l'encens et la myrrhe** (nouvelle), *La nouvelle barre du jour*, n°79-80, spécial SF, juin 1979.
- L'oeil de la nuit** (recueil de nouvelles), *Le préambule*, coll. *Chroniques du Futur*, n°1, 1980.
- Le silence de la cité** (roman), Denoël, *Présence du futur*, n°327, 1981.
- L'oiseau de cendres** (nouvelle), *Solaris*, n°43, janvier-février 1981.
- Thalassa** (nouvelle), *L'Empire du milieu*, anthologie de Roger Gaillard, Éditions Nectar, 1982.
- Retour aux pays des mères** (nouvelle), *PTBGDA*, n°6, janvier 1983.